

## L'hôte impertinent: Le thème de la menstruation dans la poésie de Gregório de Matos

The impertinent host: The theme of menstruation in the poetry of Gregório de Matos

FRANCISCO TOPA<sup>1</sup>

**Resumo:** O artigo incide sobre quatro poemas de Gregório de Matos (1636-1695), dominados pelo tópico da menstruação, dois romances e dois poemas em décimas. Depois de um enquadramento do tema do ponto de vista antropológico, estuda-se a forma incomum que o tópico assume nos textos do poeta baiano, destacando-se em particular as variações imagéticas ensaiadas pelo autor, num registo em que o fescenino é atenuado pelo humor.

**Palavras-Chaves:** Menstruação; Gregório de Matos; poesia; barroco.

**Abstract:** The article focuses on four poems by Gregorio de Matos (1636-1695) dominated by the topic of menstruation. After the contextualization of the theme from an anthropological point of view, we study the unusual way that the topic assumes in the texts of the Bahian poet, highlighting in particular the imagery variations performed by the author, in a register in which the obscene is attenuated by humor.

**Keywords:** Menstruation; Gregório de Matos; poetry; baroque.

---

<sup>1</sup> Université de Porto / CITCEM.

Des experts dans plusieurs domaines disciplinaires – de l’anthropologie à la psychologie, de la sociologie à l’histoire, en passant par les études littéraires – ont fait remarquer le silence qui pèse (et continue à peser) sur le sujet de la menstruation. Ce silence tenait évidemment au fait qu’il s’agissait d’une *chose de femmes* dans les sociétés où les hommes exerçaient le pouvoir. Cela explique pourquoi nous avons si peu d’informations sur les anciennes croyances et pratiques attachées à ce sujet.

Il est de toute façon bien reconnu, comme le soulignent les auteurs de *The Curse*, que «in the beginning, the menstrual process inspired fear and wonder in human beings. Both men and women saw at once that woman’s blood set woman apart from man in a mysterious, magical way» (Delaney *et al.*, 1988: 3). En outre, dans de nombreuses sociétés, la menstruation était considérée comme un châtement que la femme devait subir, «punie pour avoir endossé un rôle qui n’était pas le sien, ou transgressé un interdit» (Le Naour et Valenti, 2001: 9). C’est également pour cette raison qu’il était d’usage courant, en particulier dans les sociétés agricoles, d’exclure les femmes de la vie en communauté pendant leurs règles – et de même pour les filles entrant dans la puberté: on les isolait pendant une période plus ou moins longue. Ce n’est pas par hasard que l’un des noms qui, dans l’argot anglais, désigne la menstruation – *curse* – a pour signification principale «peste, malédiction».

Il n’y a pas si longtemps, les connaissances scientifiques sur le sujet étaient rares et l’on pensait que la femme ayant ses menstrues pouvait exercer une influence considérablement négative sur le monde qui l’entourait. Pline l’Ancien y fait référence dans cet extrait très cité de *Naturalis historia*:

[...] sed nihil facile reperiatur mulierum profluvio magis monstrificum. acescunt super-ventu musta, sterilescent tactae fruges, moriuntur insita, exuruntur hortorum germina, fructus arborum, quibus insidere, decidunt, speculorum fulgor aspectu ipso hebetatur, acies ferri praestringitur, eboris nitor, alvi apium moriuntur, aes etiam ac ferrum robigo protinus corripit odorque dirus aera, et in rabiem aguntur gustato eo canes atque insanabili veneno morsus inficitur. (Pline l’Ancien, 2015: livre VII, chap. 15: 64)<sup>2</sup>

La menstruation – comme des études récentes commencent à le démontrer – étant une raison pour tenir les femmes à l’écart, elle devient «a fact in the control of women by men not only in ancient and primitive societies, where knowledge of physiology is rudi-

---

<sup>2</sup> Traduction: «Mais difficilement trouvera-t-on rien qui soit aussi malfaisant que le sang menstruel. Une femme qui a ses règles fait aigrir le vin doux par son approche, en les touchant frappe de stérilité les céréales, de mort les greffes, brûle les plantes des jardins; les fruits de l’arbre contre lequel elle s’est assise tombent; son regard ternit le poli des miroirs, attaque l’acier et l’éclat de l’ivoire; les abeilles meurent dans leurs ruches; la rouille s’empare aussitôt de l’airain et du fer, et une odeur fétide s’en exhale; les chiens qui goûtent de ce sang deviennent enragés, et leur morsure inocule un poison que rien ne peut guérir» (Pline l’Ancien, 1848: 313).

mentary at best, but also in our post-industrial world» (Delaney *et al.*, 1988: 4). Les contraintes qui entourent le phénomène font que, même aujourd'hui, il demeure enfermé au sein de la maison familiale, évitant toute exposition publique. C'est aussi pour cela que la littérature a gardé ses distances à ce sujet, une distance prudente et hygiénique, ignorée tout au plus pour signaler une éventuelle grossesse ou pour évoquer l'entrée d'un personnage dans la puberté. Il y a néanmoins des exceptions, comme c'est le cas du poète baroque brésilien Gregório de Matos (1636-1695).

Dans quatre poèmes – deux romances et deux dizains – en heptasyllabes, l'écrivain bahia-nais brise le tabou: la menstruation devient le thème principal. Ce qui suit sont lesdits textes, selon l'ordre dans lequel ils sont présentés dans l'une des éditions les plus récentes de l'œuvre de Matos: «O teu hóspede, Catita» [Votre hôte, Catita] (Matos, 2013: 242-243)<sup>3</sup>, «Que têm os menstros comigo?» [Qu'ont les menstrues à faire avec moi?] (Matos, 2013: 372-376), «Que febre têm tão tirana» [Quelle fièvre si tyrannique ont-elles?] (Matos, 2013: 370-371) et «Estou triste, e solitário» [Je suis triste et solitaire] (Matos, 2013: 368-369).

Il est vrai que le sexe est souvent présent dans l'œuvre attribuée à Matos: en plus des sujets

les plus traditionnels, tels que l'infidélité féminine et le thème de l'amant décédé ou les amours avec les religieuses, le poète parle de sexe oral, anal, de masturbation, d'homosexualité masculine et féminine, de prostitution, de maladies sexuellement transmissibles, de pseudo-médicaments contre l'impuissance, de techniques pour «rétablir» la virginité, etc. Cependant, beaucoup de ces motifs avaient une tradition littéraire plus ou moins forte, et ils se manifestaient d'ordinaire dans la poésie des contemporains de *O Boca do Inferno* (surnom de Gregório de Matos, qui pourrait se traduire *Bouche de l'Enfer*). Ce n'est toutefois pas le cas pour les menstrues.

En effet, c'est l'étonnement et l'indignation qui se dégagent de ces textes: le sujet masculin se plaint amèrement de ce qui s'est passé, lorsqu'il s'adresse à sa maîtresse qui a ses règles ou quand il prend un ton de confession qui dissimule à peine la convocation d'un auditoire collectif. Il exagère le désordre qu'il ressent et fait preuve d'une dextérité stylistique qui lui permet de sortir gagnant de la fausse dispute avec un double rival – la femme qui n'est pas en mesure de l'assouvir et la menstruation. La virtuosité verbale se fonde sur une suite de métaphores et d'images toujours proches de ce que l'on peut trouver aujourd'hui dans des anecdotes ou des périphrases plus ou moins euphémiques en ce qui concerne ce phénomène.

---

<sup>3</sup> Dans les citations que je ferai, le texte sera simplement désigné par la lettre A, suivi de l'indication des vers correspondants. Ce sera le cas pour les trois autres, appelés B, C et D.

L'une d'entre elles est l'hébergement: la menstruation se confond avec un hôte qui occupe une chambre à laquelle le sujet juge avoir droit:

O teu hóspede, Catita,  
foi mui atrevido em vir  
a tempo que hei mister  
o aposento para mim. (A, vv. 1-4)<sup>4</sup>

Quem é ele? perguntei;  
faz você que não me entende?  
disse ela; quem há de ser?  
o hóspede impertinente. (B, vv. 25-28)<sup>5</sup>

En général, l'idée d'hébergement associe deux valeurs opposées: d'un côté, c'est une question de charité (soulignée par le Christ dans Mt 25: 35, «j'étais étranger, et vous m'avez recueilli») et même de civilité; de l'autre, cela représente un fardeau qui peut être lourd, comme le signalent les proverbes du genre de «O hóspede e o peixe, aos três dias fede» [L'hôte, comme le poisson, pue après trois jours] ou «Ir-se-ão os hóspedes, comeremos o pato» [Quand les hôtes seront partis, on mangera le canard]. C'est dans cette optique que le pèlerin est critiqué soit pour la fréquence de ses visites (il est «um hóspede caminheiro / que anda sempre a

ir e vir»<sup>6</sup>, A, vv. 11-12); soit parce qu'il ne paye pas le logement («Despeje o hóspede a casa, / pois lhe não custa um ceitel, / e a ocupa de ordinário / sem pagar maravedi»<sup>7</sup>, A, vv. 17-20); ou parce qu'il chasse tout autre visiteur («Não tenhas hóspede em casa / tão asqueroso, tão vil, / que até os que mais te querem / fujam por força de ti»<sup>8</sup>, A, vv. 21-24). Le pèlerin a d'autres caractéristiques qui sont plus prévisibles, comme celle qui le rapporte à la Lune (ce qui permet de le qualifier comme «um hóspede aluado / e sujeito a frenesis»<sup>9</sup>, A, vv. 25-26), un sujet qui à d'autres moments apparaît directement lié à l'aimée: «Aluada estou, (disse ela) / mas em meu juízo sempre»<sup>10</sup> (B, vv. 83-84). Mais l'hôte, comme l'indique l'étymologie latine, est aussi l'étranger, la personne étrange, ce qui suggère l'idée de danger ou de menace. Il devient donc clair que le poète crée le décor de la lutte, ce qui lui permet d'introduire de manière burlesque l'élément central de la menstruation, le sang: «Não vou topar-me com ele, / porque havemos de renhir, / e há de haver por força sangue, / porque é grande espadachim»<sup>11</sup> (A, vv. 5-8).

==

<sup>4</sup> «Votre hôte, Catita, / a eu l'audace de venir / au moment où j'ai besoin / de la chambre pour moi» [Notre traduction, tout comme pour les citations suivantes].

<sup>5</sup> «Qui est-il? Ai-je demandé; / Vous prétendez que vous ne me comprenez pas? / elle a dit; qui cela peut-il bien être? / l'hôte impertinent».

==

<sup>6</sup> «un hôte randonneur / qui va et qui vient tout le temps».

<sup>7</sup> «Que l'hôte soit chassé de la maison, / car cela ne lui coûte pas un sou / et il l'occupe d'ordinaire / sans rien payer».

<sup>8</sup> «N'ayez pas chez vous d'hôte / si dégoûtant, si vil, / que même ceux qui vous veulent / vous fuient forcément».

<sup>9</sup> «Un hôte lunatique / qui souffre d'accès de frénésies».

<sup>10</sup> «Lunatique je suis, (dit-elle) / mais je n'ai pas perdu l'esprit».

<sup>11</sup> «Je ne vais pas tomber sur lui, / autrement nous nous battons, / et inévitablement il y aura du sang, / car il est un grand spadassin».

Gregório de Matos fait également appel à deux autres moyens pour expliquer de façon burlesque la présence du sang: la saignée médicale et la discipline (c'est-à-dire l'autoflagellation en tant que pénitence dans certaines processions). La première permet au sujet de représenter son incrédulité en ce qui concerne la fréquence de cette pratique: «Que febre têm tão tirana / as Moças deste lugar, / que se estão sempre a sangrar / na vea d'arca conana?»<sup>12</sup> (C, vv. 1-4). Sa perplexité porte aussi sur le non-usage de la lancette (qui acquiert immédiatement un sens métaphorique de nature sexuelle): «Eu nunca pude alcançar / como elas ficam sangradas, / sem levarem lancetadas, / antes fogem de as levar»<sup>13</sup> (C, vv. 11-14). En ce qui concerne la discipline, elle est signalée par l'affirmation de son inutilité: «Que diabo há de sofrê-lo, / se vem com tão sujo ardil, / a fazer disciplinante / quem foi sempre um serafim?»<sup>14</sup> (A, vv. 29-32); ou par l'erreur sur l'identification du pécheur: «Deixa já de ensanguentar-te, / porque os pecados que eu fiz / não é bem que pague em sangue / o teu pássaro por mim»<sup>15</sup> (A, vv. 41-44).

==

<sup>12</sup> «Quelle fièvre si tyrannique ont-elles / les jeunes femmes de cet endroit, / qui saignent continuellement / à la veine de leur coffre d'entre-cuisse?»

<sup>13</sup> «Je n'ai jamais saisi / comment elles saignaient, / sans être percées par des lancettes, / elles fuient plutôt pour les éviter».

<sup>14</sup> «Quel diable doit bien le subir, / s'il joue un si mauvais tour, / pour fouetter / celui qui a toujours été un séraphin?»

<sup>15</sup> «Cesse à l'instant de te souiller de sang, / car mes péchés / ce n'est pas bien que ton oiseau les paye / avec du sang à ma place».

Une autre direction métaphorique que le poète bahianais explore repose sur des désignations populaires, comme «ordinário» [ordinaire] ou «achaque» [indisposition]. Le sujet emploie les deux noms à la fois et dit à un moment donné: «[...] esse achaque, / que em vós é mal ordinário: / sangue que tem oitavário, / festa solene parece»<sup>16</sup> (D, vv. 3-6). De nos jours, interpréter ce passage et reconnaître son côté provocateur et même un peu sacrilège n'est peut-être pas aussi évident ou immédiat. Pour comprendre cela, il faut tenir compte du fait qu'*ordinário*, en plus de désigner ce qui est régulier ou ordinaire – ou, comme adjectif, de qualifier ce qui est vulgaire ou de basse condition –, peut également signifier, en droit canonique, l'évêque, l'archevêque ou un autre prélat ayant une juridiction ecclésiastique, ou, plus communément, l'ordinaire de la messe, c'est-à-dire l'ensemble des prières et des formules que le prêtre répète lors de l'office. D'autre part, *oitavário* [octavaire] est, au sens habituel du terme, une fête religieuse qui dure huit jours, pouvant également indiquer le livre contenant les prières d'une octave. La référence religieuse est en outre exploitée avec audace, dans les jeux de mots comme celui-ci: «e comecei a benzer-me / do diabo, que em figura / de ordinário me persegue»<sup>17</sup> (B, vv. 62-64).

==

<sup>16</sup> «[...] cette indisposition, / chez vous un mal ordinaire: / le sang, dans son octavaire, / ressemble à une fête solennelle».

<sup>17</sup> «Et j'ai commencé à me bénir / à cause du diable, qui en figure / d'ordinaire me poursuit».

Les exemples autour de la métaphore de l'indisposition sont plus nombreux et, de nos jours, ils continuent d'être employés comme source d'humour: «Que casta de achaque é este / que nunca a ninguém matou / quando de contino fere?»<sup>18</sup> (B, vv. 90-92). Nous retrouvons également un cas particulièrement intéressant, par la voix de la maîtresse: «tá, que estou porca doente»<sup>19</sup> (B, v. 80). Il faut souligner la vivacité qui découle du discours direct et de l'interjection *tá* [zut], que Bluteau (1721: 3) explique comme servant «para avisar alguém que tenha mão»<sup>20</sup>, ce qui dans ce cas pointe vers un interdit qui ne peut être brisé. Mais le fait le plus intéressant résulte de l'utilisation du nom *porca* [truie, au sens propre; sale, au sens figuré]. Cela semble indiquer que la femme a incorporé une sorte d'anathème associé à la menstruation – un anathème, d'ailleurs, clairement amplifié au sein du discours masculin dans l'ensemble des quatre poèmes.

Cette amplification se traduit, par exemple, par la référence à la preuve matérielle de la menstruation, avec la particularité de désigner explicitement, à deux reprises, la protection hygiénique utilisée à l'époque par les femmes (et qui s'est conservée jusqu'au milieu du siècle dernier, du moins dans les régions les plus pauvres). C'est lors d'un récit que cela

se produit la première fois: «Não era o discurso feito, / quando ela me disse “ecce” / mostrou-me a fralda com sangue / mais negro do que uma peste»<sup>21</sup> (B, vv. 57-60). La deuxième fois, cette référence s'insère dans un discours abstrait dans lequel le sujet réfléchit sur les malheurs de l'homme qui aime: «O sangue em bom português / com letras bem rubricadas / depois de muitas penadas / põe na fralda “aqui foi mês”»<sup>22</sup> (C, vv. 21-24).

Mais le passage le plus étonnant est celui où le sujet, prétendant avoir atteint l'apogée de la frustration et du désespoir, propose à sa maîtresse de briser le plus grand tabou entourant les menstrues, à savoir, les relations sexuelles durant les règles, comme il apparaît dans le poème suivant:

Se mereço por cortês,  
ou pela força da estrela,  
que me deis uma titela,  
dai-ma com sangue ou sem sangue,  
que eu irei ao pé de um mangue  
e lá me haveri com ela.

Eu lá a irei cozinando,  
de sorte que o vosso dado,  
com ser de sangue queimado,  
não me ande o sangue queimando:

==

<sup>18</sup> «Quel genre d'indisposition est-ce, / qui n'a jamais tué personne, / alors que continuellement elle fait mal?»

<sup>19</sup> «Zut, je suis sale, indisposée».

<sup>20</sup> «Avertir quelqu'un qu'il doit se maîtriser».

==

<sup>21</sup> «J'avais à peine terminé de penser à cela, / qu'elle m'a dit “ecce” / et m'a montré la couche avec du sang / plus noir que la peste».

<sup>22</sup> «Le sang, en bon portugais, / aux lettres bien notées, / après de nombreuses rayures, / écrit sur la couche “voici le mois”».

a mim que me dá que quando  
fizemos o catatau,  
saia o fariseu tão mau  
que seja cousa precisa  
alimpá-lo na camisa  
ou na esquina de um calhau? (D, vv. 25-40)<sup>23</sup>

Le fait que Gregório de Matos emploie un mot du domaine des aliments (il le fait également en d'autres textes), *titela* [blanc de poulet], attire tout d'abord le regard. Il s'agit de la partie la plus charnue du poitrail des oiseaux, un terme dont on se sert rarement aujourd'hui, et qui est utilisé de façon particulièrement intéressante: d'une part, le poète profite de ce que le mot est proche de *teta* [mamelles]; de l'autre, il explore le sens figuré de *titela*, soit le meilleur morceau de quelque chose, aboutissant ainsi à une autre part du corps de la femme, dans un jeu de masques où la fausse pudeur alterne avec la crudité de la proposition.

Ensuite, et bien qu'il soit question d'un texte littéraire, donc fictif, et dont la relation avec le réel est ambiguë, l'extrait suggère des indices sur les aspects liés à la sexualité: la recherche de la mangrove en tant qu'espace d'intimité ou l'hygiène intime masculine après le sexe.

==

<sup>23</sup> «Si je le mérite par courtoisie, / ou par bonheur, / que vous me donniez un blanc de poulet, / donnez-le-moi avec du sang ou sans sang, / car je partirai en mangrove / et là-bas j'aurai affaire à lui. // Là-bas, je le cuisinerai, / en sorte que votre cadeau / au sang brûlé / ne me brûle pas le sang: / Que m'importe si, quand / on fera la bagatelle, / le pharisien ressort si déplaisant / qu'il sera nécessaire / de le nettoyer avec la chemise / ou dans l'angle d'un caillou?»

Mais ce qu'il faut vraiment retenir, c'est la fin d'un tabou solidement enraciné et largement accepté au fil du temps, et étayé par des raisons allant du plan moral et religieux jusqu'au domaine de la médecine. Selon cette dernière, avoir des relations sexuelles pendant la menstruation serait nuisible à la femme et dangereux pour l'homme. En prenant les devants par rapport à notre temps, le sujet du poème de Gregório de Matos identifie la véritable justification du tabou: la raison esthétique, qui fait que «saia o fariseu tão mau»<sup>24</sup>, une circonstance négligeable pour lui. Sans surprise, cette conclusion – pionnière, dans une certaine mesure, et, à ma connaissance, unique dans la littérature de l'époque – ne démentit pourtant pas l'idée «that woman is the “unclean sex”» (Delaney *et al.*, 1988: 23). Bien entendu, nous sommes encore loin d'«Encontros e desencontros» [Rencontres et désaccords] de Rubem Fonseca (2001), dont le narrateur auto diégétique dit, après avoir eu des relations sexuelles avec sa petite amie qui souffrait de troubles menstruels: «Dentro do banheiro, contemplei o meu pênis manchado de sangue, para saber se sentia nojo ou não. Não senti, ao contrário, vi aquele sangue como uma generosa oferta» (p. 110).<sup>25</sup> Quoi qu'il en soit, la proposition de Gregório de Matos

==

<sup>24</sup> «le pharisien ressort si déplaisant».

<sup>25</sup> «Dans la salle de bains, j'ai admiré mon pénis taché de sang, pour voir si je me sentais dégoûté ou pas. Je ne me sentais pas, au contraire, j'ai regardé ce sang comme une offre généreuse.»

constitue, avec les autres poèmes évoqués, un repère intéressant du jeu entre orthodoxie et hétérodoxie qui caractérise le baroque. Et elle montre que cette esthétique dépasse de loin le vide formel auquel un certain type d'historiographie et un certain type de critique ont tenté de l'associer.

### **Bibliographie**

- Bluteau, R. (1712-1728). *Vocabulario portuguez e latino [...]*. Colégio das Artes da Companhia de Jesu. Coimbra. 10 vols.;
- Delaney, J., Lupton, M.J. & Toth, E. (1988). *The Curse: A Cultural History of Menstruation*. (ed. rev.). University of Illinois Press. Urbana, Chicago;
- Fonseca, R. (2001). *Secreções, excreções e desastinos*. Companhia das Letras. São Paulo;
- Le Naour, J. & Valenti, C. (2001). Du sang et des femmes: Histoire médicale de la menstruation à la Belle Époque. *Clio. Femmes, Genre, Histoire*. **14**: 207-229;
- Matos, G. (2013). *Poemas atribuídos: Códice Asensio-Cunha*. (ed. e estudo de J.A. Hansen e M. Moreira). Autêntica Editora. Belo Horizonte. Vol. 3;
- Pline l'Ancien. (1848). *Histoire naturelle de Pline avec la traduction en français*. (Trad. de É. Littré). Dubochet. Paris;
- Pline, l'Ancien. (2015). *The Natural History Book VII (with book VIII 1-34)*. [Latin text]. (ed. de T.T. Travillian). Bloomsbury. London, New Delhi, New York, Sydney.